



**HAL**  
open science

## **Autres plaisirs de l'écriture philologique dans les *Variae lectiones* de Marc-Antoine Muret**

Tristan Vigliano

### ► **To cite this version:**

Tristan Vigliano. Autres plaisirs de l'écriture philologique dans les *Variae lectiones* de Marc-Antoine Muret. Christine de Buzon, Jean-Eudes Girot, Laurence Pradelle, Raphaële Mouren et Marina Venier. Marc Antoine Muret : un humaniste français en Italie (22-25 mai 2013), , p. 477-495, 2020. ⟨halshs-03154024⟩

**HAL Id: halshs-03154024**

**<https://shs.hal.science/halshs-03154024v1>**

Submitted on 26 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Autres plaisirs de l'écriture philologique dans les *Variae lectiones* de Marc-Antoine Muret

[N.B. : pour citer cet article, on se reportera de préférence à sa version imprimée : « Autres plaisirs de l'écriture philologique dans les *Variae Lectiones* de Marc Antoine Muret », dans *Marc Antoine Muret : un humaniste français en Italie*, Actes du colloque de Rome (22-25 mai 2013), éd. par Christine de Buzon, Jean-Eudes Girot, Laurence Pradelle, Raphaële Mouren et Marina Venier, Genève, Droz, 2020, p. 477-495.]

Si l'œuvre de Marc-Antoine Muret a peut-être attendu trop longtemps les faveurs de la critique, ses *Variae lectiones* semblent avoir souffert d'une particulière indifférence. Publiées pour la première fois en 1559, en huit livres revus et portés au nombre de quinze en 1580, avant que le jésuite Andreas Schott ne fasse encore paraître à titre posthume quatre livres supplémentaires, elles ont pourtant occupé l'humaniste jusqu'à sa mort et nous peignent un vivant tableau de son enseignement, de ses inimitiés et de ses amitiés, de ses goûts, de ses conversations, et de ses attitudes familières. Les anecdotes dont elles fourmillent constituent une importante source d'informations sur Muret lui-même, dont les biographes ont su faire leur miel, mais aussi et de manière plus générale une mine de renseignements sur la philologie renaissante. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que la seule analyse spécifique et complète consacrée à ce texte soit le travail d'une historienne, Maïté Roux, à laquelle il nous faut tout de suite rendre hommage : grâce à sa précieuse étude<sup>1</sup>, qui vient de voir le jour, on connaît mieux désormais la genèse, le parcours, et surtout l'intérêt de ces *Variae lectiones*, qui s'inscrivent dans la longue tradition des miscellanées à la manière d'Aulu-Gelle, Politien, Crinito, ou Vettori. Les remarques présentées ici ne pourront apporter qu'un très modeste complément à cette étude, mais leur perspective sera moins historique que littéraire : on voudrait faire partager certains plaisirs éprouvés à la lecture de cette œuvre, et comprendre quels en sont les ressorts<sup>2</sup>.

Les caractères génériques des miscellanées, des *adversaria*, des *variae lectiones*, tout à fait proches à maints égards, ont fait l'objet de travaux très précis, donnés par Pierre Laurens, Jean-Marc Chatelain, Jean-Marc Mandosio ou Raphaële Mouren<sup>3</sup> : on s'en inspirera également. Ces travaux se proposent cependant d'envisager une tradition plutôt que des volumes particuliers : aussi le rapport à la source antique, aulu-gellienne par exemple, y fait-il l'objet d'une attention spéciale<sup>4</sup>. Et ils se fondent naturellement sur le discours des paratextes<sup>5</sup>, le classement des bibliographies<sup>6</sup>, ou le propos des correspondances<sup>7</sup>, plutôt que sur l'analyse détaillée des textes proprement dits, pour dégager les propriétés du genre – ou des genres – qu'ils étudient. Le niveau de lecture ainsi choisi peut expliquer que le double principe de composition mis en évidence soit une certaine liberté, mimétique de l'acte lecteur, et une affectation de désordre, d'improvisation, qualifiée par Turnèbe d'« écriture

---

<sup>1</sup> Maïté Roux, *Les Variae lectiones de Marc-Antoine Muret : l'esprit d'un homme, l'esprit d'un siècle*, mémoire rédigé sous la direction de Raphaële Mouren, ENSSIB, 2 vol., août 2011 : <http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/document-56715>.

<sup>2</sup> Sur l'importance du plaisir – associé à une certaine forme de sensualité – dans les *Variae lectiones*, un important point de départ s'est trouvé pour nous dans la récente étude de Jean-Eudes Girot : *Marc-Antoine Muret des Isles fortunées au rivage romain*, Genève, Droz, 2012, p. 246-247.

<sup>3</sup> Pierre Laurens, « La poétique du philologue : les *Miscellanea* de Politien dans la lumière du premier centenaire », *Euphrosyne, nova serie*, XXIII (1995), p. 349-367 ; Jean-Marc Chatelain, « Les recueils d'*adversaria* aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : des pratiques de la lecture savante au style de l'érudition », dans *Le Livre et l'historien*, éd. par Frédéric Barbier et alii, Genève, Droz, 1997, p. 169-185 ; Jean-Marc Mandosio, « La miscellanée : histoire d'un genre », dans *Ouvrages miscellanées et théories de la connaissance à la Renaissance*, éd. par Dominique de Courcelles, Paris, École des Chartes [Études et rencontres de l'École des Chartes, n° 12], 2003, p. 7-36 ; Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues au XVI<sup>e</sup> siècle : entre *varia lectio* et *variae lectiones* », dans *La Varietas à la Renaissance*, éd. par Dominique de Courcelles, Paris, École des Chartes [Études et rencontres de l'École des Chartes, n° 9], 2001, p. 5-31. On gardera aussi en mémoire l'article, en quelque sorte fondateur, de Jean Céard : « Les transformations du genre du commentaire », dans *L'Automne de la Renaissance (1580-1630)*, éd. par Jean Lafond et André Stegmann, Paris, Vrin, 1981, p. 101-115.

<sup>4</sup> Jean-Marc Mandosio, « La miscellanée : histoire d'un genre », p. 8-20 ; Jean-Marc Chatelain, « Les recueils d'*adversaria* aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », p. 181-182 ; Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues », p. 11-15. Voir aussi Maïté Roux, *Les Variae lectiones de Marc-Antoine Muret*, p. 27-39.

<sup>5</sup> Jean-Marc Chatelain, « Les recueils d'*adversaria* », p. 172-173, p. 181, p. 185.

<sup>6</sup> Jean-Marc Mandosio, « La miscellanée : histoire d'un genre », p. 18-22.

<sup>7</sup> Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues », p. 16, p. 27.

tumultuaire »<sup>8</sup>. Envisagé d'après ses effets, ce principe double serait évidemment la variété, qu'il est particulièrement légitime de mettre en avant dans le cas de recueils intitulés *Variae lectiones*. On rappellera seulement, après Raphaële Mouren, que les lectures variées que ce titre désigne trouvent leur origine dans la recherche passionnée des variantes textuelles : de fait, si ces dernières sont rarement présentées telles quelles dans les ouvrages, les auteurs préférant souvent une correction par conjecture<sup>9</sup>, la recherche de l'*emendatio* est bien la première fin poursuivie par Muret<sup>10</sup>.

Notre propos n'est pas de contester que l'effort de variété soit un principe central et organisateur de son recueil. Mais l'intérêt de lectures plus ciblées, comme celles qu'on se propose de mener ici, consiste peut-être à dégager d'autres formes de plaisir associées à l'écriture philologique : plaisirs qui n'auraient plus trait à la composition générale de ce recueil, mais aux développements singuliers de chaque chapitre, envisagé séparément. Sans doute ces plaisirs-là ne sont-ils pas aussi fondamentaux que la recherche de la *varietas*, mais on se souviendra que Joseph Juste Scaliger reproche justement à Marc-Antoine Muret, tout comme à Piero Vettori et plus généralement aux philologues italiens ou professant en Italie, de n'être pas assez varié dans ses lectures<sup>11</sup>. Or, si son jugement, sans doute peu bienveillant, ne nous intéresse pas en tant que tel, l'étude comparative des références tend bel et bien à montrer que Muret se fonde surtout sur les auteurs du canon classique<sup>12</sup> : cela ne nous invite-t-il pas à rechercher d'autres richesses, que le titre de l'œuvre n'embrasserait pas toutes ? Mon hypothèse est que la « poétique » même « de la nouveauté et de la surprise » mise en lumière par Jean-Marc Mandosio comme un trait définitoire des miscellanées n'est pas réductible, chez Muret en tout cas, au « caractère inattendu des références » ni à « l'absence d'ordre dans l'exposition » que ce critique remarque par ailleurs<sup>13</sup> : je voudrais montrer quelles autres formes peut prendre cette poétique. De même, je laisserai volontairement de côté ce que Jean-Marc Chatelain appelle d'une formule très juste, à propos des recueils d'*adversaria*, la « rhétorique paradoxale de l'anti-rhétorique » et sa « simplicité hautement revendiquée »<sup>14</sup> pour souligner plutôt ce qui relève, dans les *Variae lectiones*, d'une forme d'art moins contournée, mais tout aussi subtile<sup>15</sup>, qui ne consiste pas nécessairement à se dissimuler derrière le naturel : art de la narration, de la plaisanterie, de l'allusion, et plus encore, de l'énigme, dans laquelle il me semble que l'humaniste excelle.

\*

C'est par un peu de poésie, recueillie au chapitre XV du livre I, que pourrait commencer notre parcours. Muret y rappelle d'abord que les allitérations et assonances trop insistantes ont été mal jugées des grammairiens et professeurs de rhétorique, puis donne quelques exemples de telles cacophonies :

Parmi les éléments qui contribuent à la dureté et au désagrément de la composition stylistique, il n'en est guère qui ait été plus souvent blâmé des maîtres d'éloquence que la répétition fréquente et continue de la même lettre. C'est pourquoi *casus Cassandra canebat*, chez Virgile, *tantam, tam improvisam et consilia consequi consimilia*, chez Térence, *statua tua stabat et invisae visae* chez Cicéron, *unquam*

<sup>8</sup> Jean-Marc Chatelain, « Les recueils d'*adversaria* », p. 172 et p. 180 (« *tumultuaria scriptura* ») ; Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues », p. 20 ; Jean-Marc Mandosio, « La miscellanée : histoire d'un genre », p. 15.

<sup>9</sup> Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues », p. 5-10, p. 18, p. 27.

<sup>10</sup> « *Primum enim cum in praestantissimis utriusque linguae scriptoribus multa, vel temporum vel hominum culpa, corrupte et depravate legantur ; eaque res vel non animadversa errorem, vel animadversa molestiam et difficultatem legentibus obiicere solet : eius incommodi ut pars aliqua per me tolleretur, operam dedi* » (Marc-Antoine Muret, *Variae lectiones*, préface à Hippolyte d'Este, dans *Opera omnia*, éd. K.-H. Frotscher, Genève, Slatkine Reprints, 1971, t. III, p. 20 – tous les extraits des *Variae lectiones* sont cités dans cette édition). Cette recherche de l'*emendatio* est aussi une caractéristique importante des recueils d'*adversaria* (Jean-Marc Chatelain, « Les recueils d'*adversaria* », p. 177). Sur le goût de Muret pour les manuscrits, voir Jean-Eudes Girot, *Marc-Antoine Muret des Isles fortunées au rivage romain*, p. 116, n. 9.

<sup>11</sup> Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues », p. 19. La phrase de Scaliger est citée *infra*.

<sup>12</sup> On se reportera aux recensions de Raphaële Mouren (« La *varietas* des philologues », p. 30-31) et de Maité Roux (*Les Variae lectiones de Marc-Antoine Muret*, p. 112-124). Pierre Laurens trouve à Muret plus d'élégance que de bigarrure (« Les *Miscellanea* de Politien », p. 361) : cela ne va-t-il pas dans le même sens ?

<sup>13</sup> Jean-Marc Mandosio, « La miscellanée : histoire d'un genre », p. 12.

<sup>14</sup> Jean-Marc Chatelain, « Les recueils d'*adversaria* », p. 183.

<sup>15</sup> On souscrit entièrement à la distinction entre « obscurité » et « subtilité » proposée par Jean-Eudes Girot, après Christian Mouchel, citant lui-même saint Augustin (*Marc-Antoine Muret des Isles fortunées au rivage romain*, p. 236) : bien qu'ils ne cherchent le voile stylistique d'aucune *obscuritas*, les écrits de Muret se caractérisent par la *subtilitas* de leur pensée.

*quanquam* dans son *Pro Caelio*, et d'autres phrases analogues chez d'autres auteurs de premier ordre sont critiquées.<sup>16</sup>

L'accumulation des exemples ressortit ici au principe de variété, qui fonde sans aucun doute la valeur de ce passage. Mais il m'importe de noter, pour la suite de mon propos, que les maîtres d'éloquence auxquels puise Muret ne sont pas nommés, comme c'est souvent l'usage dans les *Variae lectiones* : pour reprendre l'observation générale de Romain Menini sur les jeux philologiques de Rabelais, l'auteur assèche les sources, altère son lecteur et suscite sa curiosité<sup>17</sup> ; il sollicite une forme d'activité qui l'associe à ses propres recherches. D'où il faudrait peut-être conclure, au demeurant, que cette altération n'est pas une spécificité de la philologie rabelaisienne, qui la définirait en propre : nombreuses sont les joies qui attendent le pantagruéliste, quand il se prête au jeu ; mais au lecteur de Muret, les mêmes joies ne sont-elles pas promises ? Frotscher remarque dans son édition que le *Pro Caelio*, à quelques mots d'intervalle, fait suivre « *unquam quanquam* » d'un « *nequam* » qui complète la série : le soin n'était-il pas laissé intentionnellement au diligent lecteur d'en faire la découverte par lui-même, en récompense de ses efforts ? Et à rebours, faut-il accuser la mémoire défaillante de l'auteur, si *tantam, tam improvisam* ne se trouve nulle part, et si pourtant d'autres passages de Térence font bien se rencontrer les *tam* et les *tantam*<sup>18</sup> ?

Muret poursuit en citant deux cacophonies supplémentaires, relevées chez Euripide et Sophocle :

J'ai cru [« *duxi* »] devoir présenter ici, tant ils semblaient remarquables [« *ita insignia visa sunt* »], deux exemples de ce phénomène que j'ai trouvés [« *reperi* »] chez deux poètes excellents et tout à fait éminents [« *optimis ac praestantissimis* »]. Le premier est d'Euripide [...] <sup>19</sup>

Il se trouve dans un vers de la *Médée* qui multiplie les sifflantes :

Ἐσφασά σ' ὡς ἴσασιν Ἑλλήνων ὄσοι<sup>20</sup>

On pense, bien entendu, à l'*Andromaque* de Racine : « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? » Mais le problème, s'il y en a bien un, est que l'harmonie ne soit pas ici imitative. Le second exemple est extrait de l'*Œdipe roi* :

Τυφλὸς τὰ τ' ὄτα, τὸν τε νοῦν, τὰ τ' ὄμματ' εἶ.<sup>21</sup>

Le verbe « *reperi* » semble revendiquer pour Muret la paternité de ces découvertes, qui se rapporteraient alors à la recherche de références nouvelles et inattendues. La suite nous apprendra toutefois que le premier exemple n'était pas passé inaperçu des grammairiens :

Euripide a essayé les pointes des railleurs, mais personne n'a repris Sophocle, à ce que je sache.<sup>22</sup>

Etant donné que le vers de Sophocle est l'unique apport de Muret dans le chapitre I, XV, long de trente lignes dans l'édition Frotscher, force est de donner raison à Scaliger, en remplaçant ici « conjecture » par « découverte » :

Les *Italiens*, comme Victorius ou Muret, font un Chapitre entier, en leurs diverses leçons, d'une petite conjecture, et se moquent de Turnèbe, qui a plus dans un chapitre, qu'eux en tout un livre.<sup>23</sup>

Mais il est intéressant que le lecteur, pendant quelques lignes au moins, ait pu voir en Muret l'inventeur des deux cacophonies, et non pas d'une seule d'entre elles. De fait, ce que montre une

<sup>16</sup> « *Inter ea, quae duram atque insuavem orationis compositionem efficiunt, vix quicquam est, quod magis reprehendatur a dicendi magistris, quam crebra et continuata litterae repetitio. Itaque in Virgilio, casus Cassandra canebat [Aen., III, 183] : in Terentio, tantam, tam improvisam, et, consilia consequi consimilia [Heaut., 209] : in Cicerone, statua tua stabat [Verr., IV, LXIV, 143] : et, invisae visae [ex Quint., Inst., or., IX, IV, 41], et in Coeliana, unquam quanquam [Pro Caelio, IV, 10], eiusdemque modi alia in aliis primae classis auctoribus notantur. » (*Variae lectiones*, I, XV, p. 20). La formule « *invisae visae* » était citée depuis longtemps par les anti-cicéroniens, pour ses sonorités malheureuses : voir Érasme, *Ciceronianus*, ASD, I.2, p. 625 (merci à Michel Magnien pour cette indication).*

<sup>17</sup> R. Menini, *Rabelais altérateur. « Graeciser en François »*, Paris, Classiques Garnier, 2014. On lira notamment le premier chapitre, « Aux sources de l'altération », p. 35-74, qui expose clairement la méthode suivie dans le reste du livre.

<sup>18</sup> Ici encore, c'est Frotscher qui nous met sur la piste de l'*Andrienne* (« *Tantamne rem tam negligenter agere ?* », v. 253) ou de l'*Eunuque* (« *ostentam, tam brevem, tam optatam, tam insperatam* », v. 605).

<sup>19</sup> « *Sed enim quae duo eius rei exempla, in duobus optimis ac praestantissimis poetis reperi, ea (ita insignia visa sunt) hoc loco proponenda esse duxi. Eorum unum est Euripidis [...] »* (Muret, *Variae lectiones*, I, XV, p. 21).

<sup>20</sup> Euripide, *Médée*, 476, cité par Muret, *Variae lectiones*, I, XV, p. 21.

<sup>21</sup> Sophocle, *Œdipe roi*, 371, cité par Muret, *Variae lectiones*, I, XV, p. 21.

<sup>22</sup> « *Euripides dicacium aculeos expertus est : Sophocles a nemine, quod sciam, notatus* » ((Muret, *Variae lectiones*, I, XV, p. 21).

<sup>23</sup> Joseph Juste Scaliger, *Scaligerana ou Bons mots, rencontres agréables et remarques judicieuses et sçavantes. Avec des notes de M. Le Fevre, et M. de Colomies*, à Cologne, chez M. de \*\*\*, 1645, p. 214, *ad vocem* « Italiens ». « Victorius » désigne ici Vettori.

micro-lecture, c'est l'art avec lequel la trouvaille est mise en scène, même quand elle n'en est pas une. Il faudrait ainsi noter le redoublement de la première personne dans le verbe « *duxi* », toujours en fin de proposition, ce qui lui donne plus de relief et souligne le rôle de l'auteur ; les superlatifs laudatifs « *optimis ac praestantissimis* » ; la tournure de valeur intensive « *ita insignia visa sunt* ». De nouveau, une attente est suscitée chez le lecteur, et quelques mots suffisent à créer ce désir : la découverte paraîtra d'autant plus belle qu'elle aura contrasté avec la qualité du texte qui l'abrite. L'artiste Muret cherche moins à se faire oublier qu'à se faire valoir, sans dissimulation : car il a vu ce qui ne pouvait pas n'être pas vu, se trouvant dans deux pièces majeures du répertoire grec, et qui pourtant échappait, au moins dans une certaine mesure, à l'attention des grammairiens.

La découverte importe moins, nous semble-t-il, que le discours qui l'accompagne et la manière dont elle est présentée. Un risque serait, dans ces conditions, que le texte se prenne pour objet, au détriment des sources sur lesquelles il s'appuie. Mais ce n'est pas le cas. Alors que Muret pourrait faire rire sans grande peine des sonorités malheureuses qu'il relève, il prend soin d'éviter tout jugement, au point qu'on se demande s'il les considère bien comme des cacophonies. Le premier extrait que j'ai commenté suit un mouvement qu'on pourrait regarder comme déceptif : les grammairiens proscrivent la répétition trop insistante des mêmes lettres, mais les exemples cités immédiatement après, étant extraits de Virgile, Térence ou Cicéron, c'est-à-dire des plus grands auteurs latins, montreraient tout aussi bien que cette répétition ne nuit en rien à l'agrément du style, contrairement à ce qu'ils disent. Et l'accent mis sur la qualité des dramaturges athéniens semblerait à son tour infirmer les critiques de railleurs, *dicaces*, qui auraient alors l'air de médissants. De même, n'entend-on pas comme une excuse, dans la phrase par laquelle Muret introduit le vers de Sophocle ?

Voici comment Œdipe, se querellant avec Tirésias et lui objectant l'aveuglement de ses oreilles [« *aurium... caecitatem* »], de son esprit et de ses yeux tout à la fois, s'indigne et l'attaque.<sup>24</sup>

L'expression *aurium... caecitas* est assez audacieuse, mais la multiplication des  $\tau$  dans ce vers n'a-t-elle pas justement pour fonction de déciller, si l'on ose dire, les oreilles du vieux prophète ? Le texte suggère que les allitérations sophocléennes ont un sens, ce qui dément une nouvelle fois l'analyse des maîtres d'éloquence, avec lesquels le professeur Muret paraît ainsi prendre ses distances, dans une forme d'émulation. Il évite néanmoins toute critique trop indiscreète – et toute polémique, à plus forte raison : à la *reprehensio* grammairienne est préférée une écriture de l'implicite. Ce n'est pas le cas dans tous les chapitres des *Variae lectiones*<sup>25</sup>. Mais ici, l'effet est doublement suggestif. Non seulement l'auteur invite son lecteur, toujours plus actif, à décoder le discours qu'il lui tient, mais cette invitation en prépare une autre, d'ordre moins intellectuel, dont la fin du chapitre témoigne tout particulièrement :

Le vers de Sophocle ressemble assez à celui d'Ennius, qu'on récitait dans les écoles lorsque j'étais enfant : *O Tite tute Tati tibi tanta tyranne tulisti*. Et celui-ci, d'Homère, n'en est pas très éloigné : *Μηδὲ γέροντα κάκῳ κεκακωμένον*.<sup>26</sup>

Il s'agirait de retrouver, dans la rêverie sonore, le plaisir proprement poétique des babils enfantins et de choisir, avec Muret, le naïf hédonisme de l'élève contre les raisonnements trop asséchants du maître, le parti de cet Œdipe *qui ne sait pas encore* contre celui des Tirésias *qui savent déjà trop*. Le retour vers cette rêverie n'est cependant possible que parce que le texte reste ouvert, comme en témoigne encore la dernière phrase, cette citation d'Homère, euphonique justement d'être cacophonique, sur laquelle le chapitre s'achève, sans autre prolongement que dans les pensées de son lecteur.

Le propre d'une écriture suggestive est de ne pas se laisser prendre trop facilement dans les filets de l'interprète. Il serait imprudent de poser pour certain que les exemples cités au chapitre XV du livre I relèvent d'une *dura compositio*, comme l'indique son sous-titre, et qu'ils choquent l'oreille ; mais il n'est pas aisé non plus de prouver le contraire. Un certain suspens se maintient, que l'on retrouve encore, me semble-t-il, au chapitre XXI du livre VIII, ainsi intitulé :

<sup>24</sup> « *Ibi enim Oedipus cum Tiresia iurgans, eique et aurium, et mentis, et oculorum caecitatem obiiciens, hoc eum versu indignabundus incessit* » (Muret, *Variae lectiones*, I, xv, p. 21).

<sup>25</sup> Un des objets de tels recueils est même de faire connaître les amitiés, mais aussi les inimitiés de l'auteur, ce qui en fait parfois des « champs de bataille » ou des « arènes » pour philologues : on reprend ces expressions à Raphaële Mouren, « La *varietas* des philologues », p. 22-27, et Maïté Roux, *Les Variae lectiones de Marc-Antoine Muret*, p. 180-220.

<sup>26</sup> « *Sophoclei non dissimilis est Ennianus ille, me puero, decantatus in scholis, O Tite tute Tati tibi tanta tyranne tulisti* [Rh. ad Her., IV, XII, 18]. *Neque valde ab eo abludit Homericum illud, Μηδὲ γέροντα κάκῳ κεκακωμένον* [Od., IV, 754]. » (Muret, *Variae lectiones*, I, xv, p. 21).

Que les femmes savantes sont en règle générale des débauchées, opinion confirmée par le témoignage de deux poètes. Comparaison d'un passage de Juvénal avec un autre de Platon.<sup>27</sup>

Une citation misogyne de Juvénal fournit en effet à ce chapitre son point de départ :

En poète très fin [« *Vaferrimus poëta* »], qui connaissait fort bien tous les vices [« *vitia... noverat optime* »] de ses contemporains et les pourchassait avec la plus grande franchise, Juvénal laissa clairement entendre, dans la satire où il mit au jour la méchanceté féminine, que des femmes érudites et éloquents lui déplaisaient :

*Non habeat matrona, tibi quae iuncta recumbit,  
Dicendi genus, aut curtum sermone rotato  
Torqueat enthymema, nec historias sciat omnes.*

*Puisse la femme qui couche à tes côtés n'avoir pas  
de style, ne pas décocher en phrases arrondies  
l'enthymème écourté, ne pas connaître toute  
l'histoire.*<sup>28</sup>

La seule question qui se pose, dans ces premières lignes, est la suivante : en quoi Juvénal, satiriste assez abrupt, peut-il être qualifié de *vaferrimus poëta*, poète « très subtil », « très fin », ou « très roué » ? Mais laissons, pour l'instant, ce problème de côté. Muret poursuit immédiatement par une autre citation, extraite de l'*Hippolyte* d'Euripide, qu'il introduit en ces termes :

Euripide partageait cet avis, qui lui-même haïssait fort les femmes, même si tel a dit qu'il les haïssait sur scène [« *in choro* »], mais les aimait au lit [« *in thoro* »]. Il pensa en effet, ce qui est une réalité [« *id quod res est* »], que des femmes rusées et ingénieuses sont plus promptes et mieux armées à ourdir des pièges pour tromper les hommes.<sup>29</sup>

Il pourrait s'agir là d'une forme de digression, puisque l'intérêt principal du chapitre, au moins en apparence, consistera à opérer un rapprochement encore inaperçu entre Juvénal et Platon : c'est ce rapprochement qui fonde l'apport philologique de ces pages. Mais les lignes consacrées au poète athénien sont d'importance, car elles engagent la dynamique d'un jeu qui est d'abord jeu de mots, entre *chorus* et *thorus*. Et ce jeu initial peut en susciter d'autres dans l'imagination du lecteur. En effet, si le but est de prouver par l'argument d'autorité que les femmes savantes sont débauchées, est-il vraiment habile de rappeler l'amour, peu spiritualisé apparemment, du misogyne Euripide pour le beau sexe ? Ne serait-ce pas plutôt une façon de le discréditer ?

Le texte prépare son lecteur à une méfiance dont il est enclin à faire encore usage par la suite. Certes, Muret donne plusieurs fois raison à Juvénal et Euripide : « *vitia... noverat optime* », « *id quod res est* ». De même, il invoque l'exemple de Sappho pour signaler que le savoir, chez les femmes, est synonyme d'impudicité. Et il cite encore Horace pour indiquer que leurs lectures leur apprennent à fauter. Mais le rapprochement avec Platon fait entendre un discours plus ambigu. Pour élucider la proposition « *curtum sermone rotato // Torqueat enthymema* », le philologue se reporte à un passage du *Protagoras* :

Dans les propos de Juvénal que j'ai rapportés ci-dessus, il est clair que la métaphore est tirée des armes de trait, qu'on décoche en leur imprimant un mouvement circulaire, lorsqu'elles sont de petite taille. Platon s'est servi de la même image alors qu'il présentait la manière de parler des Lacédémoniens. Ils donnent d'abord l'impression, dit-il, d'être mal dégrossis et inexpérimentés ; mais ils décochent ensuite un mot bref et le font si bien tourner que leur interlocuteur ressemble devant eux à un enfant.<sup>30</sup>

Ce rapprochement entre Juvénal et Platon établit un rapport presque explicite entre les femmes et les Spartiates ; les hommes ressemblent, à l'inverse, aux interlocuteurs de ces derniers. Il ne faut pas pousser l'analogie bien loin pour deviner que le savoir des femmes enlève aux hommes une arme de trait, *jaculum*, sans laquelle ils ne sont que de petits garçons : il paraît les priver d'un bien qui fonde leur virilité. Dès lors, le texte justifie moins la misogynie, par le refus de la débauche, qu'il ne

<sup>27</sup> « *Mulieres eruditas plerumque libidinosas esse, duorum poëtarum testimoniis confirmatum. Iuvenalis locus cum quodam Platonis collatus* » (Muret, *Variae lectiones*, VIII, XXI, p. 185).

<sup>28</sup> « *Vaferrimus poëta, quique omnia suae tempestatis hominum vitia et noverat optime, et insectabatur liberrime, Juvenalis, in ea satyra, qua mulierum improbitatem detexit, non obscure significavit, displicere sibi mulieres eruditas et disertas.*

*Non habeat, inquit, matrona, tibi quae iuncta recumbit,  
Dicendi genus, aut curtum sermone rotato*

*Torqueat enthymema, nec historias sciat omnes.* » (Muret, *ibid.*, p. 185-186).

<sup>29</sup> « *Euripides quoque, magnus et ipse mulierum osor, etsi dictus est a quodam eas odisse in choro, amare in thoro, eiusdem sententiae fuit. Putavit enim, id quod res est, catas et ingeniosas feminas promptiores et auctiores esse ad struendas machinas, quibus decipiunt viros.* » (Muret, *ibid.*, p. 186).

<sup>30</sup> « *Sed in iis quae supra retuli Juvenalis verbis constat, metaphoram esse a iaculis sumptam, quae, brevia cum sint, rotando torqueri solent. Eadem autem usus est Plato [Prot., 342 d-e], cum Lacedaemoniorum loquendi consuetudinem exponeret ; quos ait, initio videri solitos rudes et imperitos; sed postea torquere ac vibrare breve aliquod dictum: ut is, quicum disserebant, puer prae ipsis videretur.* » (Muret, *ibid.*)

l'explique, par une classique hantise de castration ou, pour le dire en termes plus discrets, par une crainte de la dépossession, sexuelle ou savante. *Vaferrimus*, Juvénal l'est peut-être, en effet – de laisser croire qu'il pourchasse les vices, alors qu'il donnerait libre cours à une angoisse toute masculine, où l'intention morale a peu de part. Que ce soit là le sens volontairement assigné par Muret à son chapitre, rien n'est moins assuré. Mais c'est un effet des écritures allusives, « très rouées » elles-mêmes, que d'échapper parfois à leurs auteurs ; et de telles échappées sont, pour les *Variae lectiones*, indices de littérature.

L'ouverture des sens possibles n'est en rien contradictoire avec une grande fermeté dans la conduite du propos. Muret imprime à ses meilleures pages un mouvement très particulier, dont le chapitre XIII du livre XIV est une bonne illustration. Il commence par une figure de préterition assez subtile, consistant à déprécier l'intérêt du sujet abordé pour le mettre en valeur. Cette figure crée une curiosité que la suite s'emploiera à ne jamais éteindre :

Je ne voudrais certes jamais encourager qui que ce soit à chercher chez Homère des vers isopsèphes. Cependant, si quelqu'un n'a rien à faire et qu'il ne sache comment s'occuper, je lui indiquerai quels sont les vers dits isopsèphes [« *indicabo ei, qui versus dicantur isóψηφοι* »]. Et s'il veut ensuite les rechercher, les occasions d'exercice ne lui manqueront pas : je m'y engage.<sup>31</sup>

On appelle isopsèphes des mots ou des vers dont les lettres, considérées comme des chiffres, produisent le même nombre que les lettres d'un autre mot, d'un autre vers. L'exemple qu'en donne Muret est emprunté à une épigramme de l'*Anthologie palatine*, fidèlement glosée par l'humaniste et qu'il est donc inutile de traduire :

J'en prendrai pour exemple deux noms, et par là même, j'éluciderai le sens d'une épigramme grecque d'auteur incertain, extraite du livre II de l'*Anthologie* : je ne vois pas que personne l'ait encore expliquée. Pour commencer, je vais donc la citer :

Δαμαγόραν καὶ λοιμὸν ἰσοψηφόν τις ἀκούσας  
 Ἔστις ἄμφοτέρων τὸν τρόπον ἐκ κανόνος.  
 Ὡς τὸ μέρος δὲ καθεῖλετ' ἀνεγκυσθὲν τὸ τάλαντον  
 Δαμαγόρου, λοιμὸν δ' εὗρεν ἑλαφρότερον.

L'auteur raille un coquin dénommé Damagoras. Ayant entendu dire que le nom de ce dernier faisait le même nombre que le nom de la « Peste » [λοιμὸς, en grec], il soupèse le caractère de la Peste et celui de Damagoras, comme dans une balance ; mais le plateau dans lequel est posé le caractère de Damagoras est le plus lourd, parce que les maux provoqués par la Peste sont beaucoup plus légers que ceux qu'il cause. *Damagoras* et *loimos* sont des noms tout à fait isopsèphes, comme on peut le voir d'après le décompte suivant :

δ	4	λ	30
α	1	ο	70
μ	40	ι	10
α	1	μ	40
γ	3	ο	70
ο	70	ς	200
ρ	100		
α	1		
ς	200		
<i>Total</i>	<i>420</i>	<i>Total</i>	<i>420</i> <sup>32</sup>

Le lecteur pourrait ici s'attendre à ce que Muret lui fasse connaître les vers isopsèphes d'Homère. C'est, après tout, ce que semblait promettre le début du chapitre : « *indicabo ei, qui versus dicantur isóψηφοι* ». Mais cette proposition s'entend de deux façons : « je lui indiquerai quels sont les vers dits isopsèphes » ou « ce que sont les vers dits isopsèphes ». Or, la générosité du philologue, on s'en doute, n'est pas la même selon qu'il propose seulement une définition ou qu'il relève les

<sup>31</sup> « *Non equidem unquam cuiquam auctor fuerim, ut quaerat apud Homerum versus isóψηφοι : si quis tamen neque habet quod agat, et nihil agere non potest, indicabo ei, qui versus dicantur isóψηφοι : quos si quaerere postea volet, praestabo, non defore illi, ubi se exerceat.* » (Muret, *Variae lectiones*, XIV, XIII, p. 316-317).

<sup>32</sup> « *Eius rei exemplum ostendam in duobus nominibus : eademque declarabo epigramma Graecum incerti auctoris e libro secundo Anthologias ; quod qui explicarit, neminem adhuc video exstitisse. Primum igitur illud adscribam : [suit l'épigramme grecque reproduite ci-dessus, A.P., XI, 334]. locatur quisquis est in flagitiosum quendam, Damagoran nomine : cuius nomen cum pestis nomine isóψηφον esse quidam cum audiisset, quasi in statera expendit ingenium pestis et ingenium Damagorae : praeponderasse autem eam lancem, in quam Damagorae ingenium impositum erat : quod videlicet multo leviora essent mala, quae a peste, quam quae a Damagora importarentur. Sunt autem isóψηφα plane nomina Δαμαγόρα et λοιμὸς, ut e subiecta descriptione perspici potest [suit le tableau reproduit ci-dessus].* » (Muret, *ibid.*, p. 317).

occurrences. Et, bien entendu, l'effet recherché par Muret est un effet déceptif : nous aurions trop beau jeu de seulement profiter de ses veilles, sans mettre la main à l'ouvrage. Aussi les lignes qui suivent immédiatement rétablissent-elles la distance ironique sur laquelle le chapitre s'ouvrait :

C'est dire s'il eut fort à faire, ou plutôt s'il avait beaucoup de temps à perdre, cet ami d'Aulu-Gelle qui s'était enquis des vers homériques entretenant de tels rapports.<sup>33</sup>

Mais la prétérition, entre-temps, a disparu : Muret ne précise pas, même en disant le contraire, quels sont les vers en question. La curiosité du lecteur n'a été aiguisée que pour rester inassouvie. Le texte se précipite ainsi vers une chute qui lui donne son mouvement, très proche du *conchetto* des épigrammes ou des sonnets. Dans ces conditions, les vers grecs que ce chapitre porte en son centre prennent une valeur réflexive : ils désignent la *lectio* comme étant elle-même poétique, ils en exhibent l'art.

Encore Muret réussit-il à démultiplier l'art en question, en redoublant la chute. Car voici que, de nouveau, il nous permet d'accéder à son savoir :

Concernant son relevé des acrostiches qui se trouvent dans le poème homérique, Eustathe note que les premières lettres des cinq premiers vers du dernier livre de l'*Iliade* forment le mot *leukè*. Il nous apprend aussi que les Anciens aimaient à s'amuser de telles énigmes, dont il présente et explique quelques exemples – futiles et cocasses, certainement, mais qu'il n'est pas désagréable de connaître. Quant à ce que demande au même endroit cet ami d'Aulu-Gelle, à savoir : quel est le vers d'Homère qui croît d'une syllabe à chaque mot, il entend sans doute parler de ce vers, tiré du troisième livre de l'*Iliade* : Ὡ μάκαρ Ἀτρείδη μοιρηγενὲς ὀλβιοδαίμων.<sup>34</sup>

Deux des énigmes disposées par Aulu-Gelle au livre XIV, chapitre VI de ses *Nuits Attiques* sont ainsi résolues, ce qui signale l'érudition de l'humaniste, fût-elle partiellement de seconde main. Mais une troisième énigme est ensuite présentée, dont la résolution n'est qu'incomplète :

Quant à expliquer pourquoi Homère dit que chaque brebis, en Afrique, fait trois petits par an, celui qui jugera la chose suffisamment intéressante trouvera la réponse chez Eustathe, dans son commentaire sur l'*Odyssée*, chant IV.<sup>35</sup>

Cette épineuse question, le lecteur ne se l'était sans doute jamais posée ! Mais il a cru, pendant une seconde, tenir la solution ; et son attente, une nouvelle fois, est déçue. Pour peu qu'il s'approprie l'acte du philologue, cette déception peut n'être cependant que provisoire, car l'humaniste l'oriente vers une réponse ; il lui indique un raccourci, ce qui n'était pas le cas pour les vers isopsèphes d'Homère. Énigmes irrésolues, énigmes résolues, énigmes en passe de l'être ; ouverture ou clôture du sens, suspens définitifs ou provisoires : les *Variae lectiones* de Marc-Antoine Muret valent peut-être moins par la diversité des lectures qu'elles présentent, des sources qu'elles mobilisent, que par la multiplicité des stratégies qu'elles déploient pour capter l'attention de leur lecteur. Et la portée philologique de l'ouvrage ne s'en trouve aucunement altérée. Le chapitre XIII du livre XIV peut même se lire comme un discours sur la philologie. L'écrivain y appelle son lecteur à faire sienne une démarche dans laquelle lui-même s'est lancé à l'invite d'Aulu-Gelle. Car le texte de ce dernier, profondément ludique, s'organisait autour d'une même série d'énigmes, toutes laissées irrésolues : Muret, lui, alterne les effets et l'on pourra y voir une nouvelle forme d'émulation. En un sens, il dépasse le maître, en même temps qu'il le commente : l'émulation implique d'ailleurs le commentaire<sup>36</sup>. Mais il attire surtout notre attention sur le caractère dynamique de la philologie, qui n'a de sens que pour autant qu'elle réussit à engendrer de nouveaux jeux de philologues, par l'attrayante mise en scène de son désir curieux plutôt que par l'exposition, même variée, de son savoir.

<sup>33</sup> « *Multum igitur negotii habuit, aut potius multum ei ab re sua otii superfluit, quicumque ille fuit Gellii familiaris, qui conquisierat, quinam ita inter se affecti versus apud Homerum forent.* » (Muret, *ibid.*)

<sup>34</sup> « *Quod autem praeterea notarat, quorum nominum in Homericis poemate reperiretur παραστιχίς* [Gell., N.A., XIV, vi, 3], *notat Eustathius* [ad Il., XXIV, 1], *e primis litteris quinque primorum versuum ultimi libri Iliados effici nomen λεύκη, ubi etiam tradit, veteres eiusmodi quaestiunculis lusitare solitos esse, quales aliquot ponit et explicat : leves illas quidem et ludicras, sed tamen cognitu non iniucundas. Nam quod ibidem amicus ille Gellianus quaerit, quis Homeri versus sit, qui per singula vocabula singulis syllabis increseat* [N.A., XIV, vi, 3] : *non dubito, quin illum significaverit e tertio Iliados, Ὡ μάκαρ Ἀτρείδη μοιρηγενὲς ὀλβιοδαίμων.* » (Muret, *ibid.*, p. 317-318).

<sup>35</sup> « *Sed et illius quaestionis explicationem, qua ratione dicat Homerus, singulas pecudes in Africa in singulos annos terna parere* [Gell., N.A., XIV, vi, 3], *reperiet, qui hoc tanti putabit, apud Eustathium in quartum Odysseae.* » (Muret, *ibid.*, p. 318).

<sup>36</sup> Sur le lien entre miscellanée et commentaire : Jean-Marc Mandosio, « La miscellanée : histoire d'un genre », p. 16.

L'art de la narration, la recherche d'une dynamique et l'autoréférentialité sont trois caractères fondamentaux des *Variae lectiones* sur lesquels repose à son tour le chapitre XVII du livre VII. Ce chapitre, qui fonctionne par enchâssement, trouve son origine dans une lecture récente de Muret :

Je consultais dernièrement le livre d'un certain Théodore Métochite, que m'avait procuré un homme aussi remarquable par sa science philosophique et théologique que courtois et aimable, en sorte que les Grâces semblent l'avoir façonné et assemblé de leurs propres mains : le dominicain Sisto Medici.<sup>37</sup>

La faible renommée de ce Théodore (« *cujusdam* ») rehausse évidemment la science du dominicain, qui le connaît, et auquel un hommage est rendu. Mais elle excite en même temps l'appétit du lecteur, qui peut avoir l'espoir de mériter un jour des compliments semblables, pour avoir lu les *Variae lectiones* : captation d'intérêt fort efficace, une fois encore. Or, ledit Théodore – en fait, un homme d'Etat et érudit important du XIV<sup>e</sup> siècle byzantin – est l'auteur d'*Hypomnematismoi kai semeiôseis gnomikai* que Muret présente ainsi :

Ce livre contient cent vingt dissertations d'une certaine valeur sur des sujets variés, écrites en langue grecque. Dans l'une d'entre elles, nous avons trouvé le propos suivant, sur l'instabilité et l'inconstance de la fortune. Il ne manque pas de grâce ni d'agrément, et c'est ce qui nous a poussé à le présenter ici.<sup>38</sup>

On aura compris qu'il s'agit de miscellanées, dont les propres miscellanées de Muret vont se nourrir, selon un mécanisme d'auto-engendrement caractéristique de la philologie, et qui contribue, en l'espèce, à la construction d'une dynamique réflexive.

Suit la traduction assez fidèle d'un passage<sup>39</sup> dans lequel Théodore Métochite rapporte le mot d'un autre. C'est ici que se produit l'enchâssement des paroles, non sans un certain trouble sur les niveaux, dû à la proximité des noms « Théodore » et « Théopompe » (le lecteur peut s'y perdre) :

L'historien Théopompe, piquant les Lacédémoniens des pointes de son discours [« *aculeata... oratione* »], disait qu'ils ressemblaient aux femmes cabaretières.<sup>40</sup>

L'analogie de Théopompe est ensuite explicitée par Théodore : pour attirer les clients, la cabaretière leur présente d'abord des coupes du meilleur vin, puis elle leur sert une piquette frelatée ; de même, les Lacédémoniens firent miroiter monts et merveilles aux cités grecques pour s'en faire des alliées contre Athènes, avant de les mettre à leur botte. Mais Théodore, que Muret continue de traduire, préférerait une autre comparaison, avec la fortune, car celle-ci multiplie les caresses avant d'abandonner ceux qui se sont enflés de ses promesses. Ici s'interrompt la citation de l'érudit byzantin, et l'auteur des *Variae lectiones* reprend la parole :

Ainsi parle à peu près Théodore. Comme son livre n'a pas encore été publié, j'ai jugé que les gens d'étude ne me tiendraient pas rigueur de retranscrire ces quelques siens propos.<sup>41</sup>

Dans l'édition de 1559, nous indique Frotscher, le chapitre s'achève sur cette phrase. Aussi mérite-t-il vraiment le nom de *lectio*, puisqu'il n'est justement qu'une lecture, qu'il ne comporte en lui-même aucune découverte contribuant à éclairer les textes anciens, et constitue, à cet égard, une forme d'épure. Son seul intérêt, qui n'est pas négligeable néanmoins, tient à la rareté du texte de Théodore Métochite présenté par Muret aux philologues.

Les éditions postérieures introduisent un remaniement léger, en apparence, mais qui va modifier presque entièrement le sens de ce chapitre. Une petite phrase, qui fait l'effet d'une clause, est ajoutée *in extremis* :

Mais Plutarque, racontant la même chose dans son *Lysandre*, appelle ce Théopompe un auteur comique.<sup>42</sup>

Le chapitre se retourne abruptement contre Théodore Métochite, lequel a confondu deux homonymes et pris un dramaturge pour un historien. Grâce à cette pointe finale, la construction par enchâssement

<sup>37</sup> « *Evolvebam nuper Theodori cuiusdam Metochitae librum, cuius mihi copiam fecerat homo cum philosophiae ac theologiae scientia praestans, tum ita comis atque amabilis, ut eum ipsae suis manibus Gratiae finxisset ac composuisset videantur, Sixtus Medices, Dominicanus.* » (Muret, *Variae lectiones*, VII, xvii, p. 152).

<sup>38</sup> « *Continet autem liber ille centum viginti non sane contemnendas variis de rebus disputationes Graeco sermone conscriptas : quarum in una reperimus haec, quae subiiciemus, in fortunae instabilitatem atque inconstantiam non inurbane, neque illepide dicta : quae nobis causa fuit, cur ea hoc loco proponeremus.* » (Muret, *ibid.*).

<sup>39</sup> Théodore Métochite, *Υπομνηματισμοὶ καὶ σημειώσεις γνομικαὶ / Miscellanea philosophica et historica*, chap. ρτς<sup>2</sup> [CXXVII], éd. Christian Gottfried Müller, Leipzig, Vogel, 1821, p. 792-794.

<sup>40</sup> « *Theopompus historicus aculeata Lacedaemonios oratione perstringens improbarum eos mulierum cauponam exercentium similes esse dicebat.* » (Muret, VII, xvii, p. 152).

<sup>41</sup> « *Ita fere Theodorus : cuius liber cum adhuc divulgatus non sit, iudicavi, si haec ex eo pauca describerem, non malam me a studiosis gratiam initurum.* » (Muret, *ibid.*, p. 153).

<sup>42</sup> « *Sed Plutarchus in Lysandro hoc ipsum narrans Theopompum hunc comicum vocat.* » (Muret, *ibid.*).

trouve tout son sel : un sel qui lui manquait dans la première version. Tout d'un coup, l'émulation philologique se fait talion jubilatoire. Théopompe adressait aux Spartiates les piques de son discours : *oratio aculeata*. Mais Théodore lui adresse des pointes à son tour, en développant une comparaison plus juste que la sienne : l'arroseur est ainsi arrosé. Et voilà que Muret châtie le Métochite, de la plus ironique des manières, puisqu'il abonde dans son sens : de ce quidam, l'auteur des *Variae lectiones* aura d'abord fait la fortune ; mais maintenant, il la défait, en bonne cabaretière de l'écriture philologique. Dans ce dispositif en forme de roue, tout prend sens, soudainement. La proximité des noms « Théodore » et « Théopompe », qui prête à confusion, annonce la confusion homonymique du poète comique et de l'historien. La présence de miscellanées dans les miscellanées, la réflexivité qu'elle suppose, préparent une méta-lecture de la chute finale. Le remaniement s'inscrit dans une temporalité qui permet de figurer le travail de la fortune. Il donne aussi à voir, en acte, cette dynamique du jeu que l'écrivain veut engager chez son lecteur. Or, à cet instant précis, les *Variae lectiones* prennent bien pour objet les variantes textuelles, mais non pas toutes : ce sont leurs propres variantes qu'elles finissent par commenter. Et si le rapprochement avec Montaigne s'avère souvent inconclusif en termes d'influences directes, comme le rappelle Jean-Eudes Giro<sup>43</sup>, force est de constater qu'il y a, dans ce retour implicite du commentaire sur le processus de sa genèse, quelque chose qui rappelle le mouvement des *Essais*.

Pour goûter au plaisir des *Variae lectiones*, il faut ainsi prendre conscience des mécanismes réflexifs qui les animent. Mais bien qu'il soit souvent autoréférentiel, le texte de Muret n'est pas autotélique pour autant : les mécanismes en question ne sont pas exclusifs d'échappées vers autre chose, qui n'est plus seulement philologie, ni discours sur l'acte philologique, ni jeu d'émulation avec les philologues. Les rêveries poétiques de l'auteur sur la cacophonie nous en donnaient déjà l'exemple. Le premier chapitre du livre III, le plus réussi peut-être du recueil, illustre quant à lui une autre forme de dépassement : vers la fiction. C'est par son analyse que va se clore notre parcours. D'un point de vue strictement érudit, ce chapitre peut paraître assez pauvre : Muret rassemble quelques exemples de mémoires prodigieuses mentionnées par les Anciens, et ces exemples sont, pour la plupart, si bien connus qu'ils pourraient figurer dans n'importe quel recueil de lieux communs. L'intérêt n'est pas là, mais dans un récit de cas qui constitue le centre et la majeure partie du développement. Après avoir cité Sénèque le Rhéteur, qui se prétendait capable de restituer deux mille mots dans l'ordre, mais aussi en ordre inverse, Muret se lance dans une anecdote autobiographique<sup>44</sup> :

Ainsi parle Sénèque. Cela me semblait prodigieux et presque incroyable [« *incredibilia* »], jusqu'à ce que je voie de mes propres yeux ce que je n'aurais jamais cru [« *credidisssem* »] sinon. À Padoue, dans mon voisinage, habitait un jeune homme d'origine corse. Né parmi les siens, on le disait de bonne extraction, et c'était crédible [« *credibile* »]. Il était venu là pour apprendre le droit : une étude à laquelle il avait consacré quelques années, avec tant de soin et tant d'application que les gens avaient fort bonne opinion de son savoir. Il venait presque quotidiennement dans ma maison, quand le jour était déjà tombé et le soleil couché – car c'était l'été. Cette maison étant assez spacieuse et assez claire, il s'y reposait de façon très honnête de ses labeurs studieux : parfois il marchait en plein air et conversait, fort agréablement, avec les personnes de son âge ; parfois il exerçait son corps au saut, à la lutte, ou au jeu de paume. La rumeur voulait qu'il possédât une technique de mémorisation aux résultats incroyables, sauf à les constater de visu [« *quae credi, nisi spectata, non possent* »]. Comme le bruit m'en était revenu aux oreilles, le désir me saisit de voir [« *cupido... spectandi* »] ce prodige inouï : pour les choses tout à fait inouïes dans ce genre, je ne demande qu'à croire [« *credulus* »].<sup>45</sup>

<sup>43</sup> Jean-Eudes Giro<sup>t</sup>, *Marc-Antoine Muret des Isles fortunées au rivage romain*, p. 255-256.

<sup>44</sup> Sur la dimension autobiographique de l'ouvrage, qui en fait presque un autoportrait, on consultera Maïté Roux, *Les Variae lectiones de Marc-Antoine Muret*, p. 151-153 ; sur le caractère avantageux de ce portrait, on lira Jean-Eudes Giro<sup>t</sup>, *Marc-Antoine Muret des Isles fortunées au rivage romain*, p. 246.

<sup>45</sup> « *Haec Seneca [Contr., I, pr., 2-3] : quae semper mihi mirabilia ac prope dixerim incredibilia visa erant, donec vidi ipse, quod nunquam credidisssem. Habebat Patavii in vicinia mea homo adolescens, genere Corsicus, honesto, ut ferebatur et credibile erat, apud suos loco natus, qui eo venerat ad ius civile discendum : quo in studio ita diligenter et attente annos aliquot consumpserat, ut magna iam esset de doctrina illius hominum opinio. Ventitabat autem fere quotidie in aedes meas, devexo iam et inclinato solo, aetas enim erat : ibique, quod aedes satis amplae erant satisque apricae, aut sub dio ambulans et cum aequalibus suis iucundissime colloquens, aut saltu, aut lucta, aut trigonali pila corpus exercens, fessas studiorum laboribus vires honestissime reficiebat. Rumor erat, tenere eum artem quandam memoriae, cuius auxilio multa efficeret, quae credi, nisi spectata, non possent. Is cum ad aures meas perlatus esset, cupido me incessit mirabilia illa et inaudita spectandi. Eiusdem enim in rebus minime omnium auditis credulus esse soleo.* » (Muret, *Variae lectiones*, III, 1, p. 51-52).

On est frappé par l'art du conte avec lequel Muret donne vie à ces lignes. Un halo de mystère entoure les origines du jeune Corse, mais aussi son savoir, connus seulement par ce que l'on en dit. L'anecdote fait l'objet d'une soigneuse mise en scène, dont le premier effet consiste à retarder et faire attendre l'exposé du prodige. En décrivant sa maison, Muret construit avec le lecteur une double familiarité. Non seulement il prend modèle sur le *locus amoenus* et l'*otium* des dialogues cicéroniens, recherchant de la sorte une connivence d'ordre culturel, mais il convie ce lecteur dans son intimité. La scène se passe de nuit : manière de revendiquer une filiation aulu-gellienne<sup>46</sup>, mais aussi d'installer une ambiance onirique, dans laquelle peut s'ébattre notre imagination. Celle-ci est encore excitée par la rhétorique hyperbolique des *mirabilia* : on aura remarqué que tout était ici inouï ou incroyable. Le champ notionnel de la croyance sature d'ailleurs le passage, comme pour solliciter notre *credulitas*, qui devra moins s'entendre comme une crédulité que comme l'envie de croire : car la figuration du désir qui s'empare de Muret (« *cupido* ») a justement pour fonction de susciter un désir analogue – un désir mimétique – chez le lecteur.

Toutefois, le prodige est si grand qu'il faut le voir pour le croire : « *quae credi, nisi spectata, non possent* ». Cette relative participe aux stratégies de la véridiction conteuse. Dans un instant, l'écrivain citera quatre patriciens de Venise capables d'authentifier son propos. Ici, il semble dire : vous pouvez me croire, parce que moi-même je n'y croyais pas. Reste qu'il y a cru parce qu'il l'a vu : « *spectata* », « *spectandi* ». Le lecteur, lui, n'aura jamais accès qu'à ce qui lui est dit. Muret, apprend-il ainsi, soumet au jeune Corse une longue série de mots latins, grecs et barbares, ayant un sens ou n'en ayant aucun. Un secrétaire les consigne, pour vérification, devant une assistance qui patiente tant bien que mal :

Puis, les yeux fixés par terre tandis que nous trépignons, debout, il garda le silence un certain temps. Mais à quoi bon des mots ? Je vis [« *vidi* »] une chose « mirifique », pour citer le poète. Ce divin personnage commença à parler. Il rendit tout dans le même ordre, sans presque jamais s'arrêter ni hésiter, à notre grande stupeur. Puis il remonta du dernier mot jusqu'au premier. Puis à rebours, de deux en deux : le premier mot, le troisième, le cinquième, et ainsi de suite. Enfin, quel que fût l'ordre qu'on lui ait demandé, il restituait tout sans faire la moindre erreur.<sup>47</sup>

Le tempo proprement dramatique ménagé par la première phrase en fait une didascalie. Et le verbe « *vidi* » décrit bien cette scène comme un spectacle. Mais un spectacle de mots... Or, « à quoi bon des mots » ? La rhétorique de l'hyperbole culmine ici dans l'ineffable, mais l'ineffable se dissout dans l'ironie, puisqu'on ne peut pas croire à ce prodige sans l'avoir vu ! Muret suscite chez son lecteur une envie qu'il lui désigne en même temps comme impossible à satisfaire.

Il se plaît cependant à faire durer l'espoir. Car le Corse dispose bel et bien d'une technique, qu'il est capable d'enseigner :

Chez moi logeait Francesco Molino, patricien de Venise, jeune homme admirablement versé dans l'étude des meilleures disciplines. Sentant sa mémoire défaillante, il pria cette personne de lui enseigner cet art. À peine lui avait-il fait part de sa demande que le Corse lui offrit ses services très généreusement. On fixa un lieu, on fixa une heure, à laquelle ils se rejoignaient chaque jour. Il ne s'était pas encore passé six ou sept jours que l'autre aussi répétait plus de cinq cents mots sans la moindre difficulté, dans le même ordre, ou dans n'importe quel ordre qu'on eût souhaité. J'oserais à peine le coucher par écrit, de crainte qu'on ne me soupçonne de mensonge, si la chose n'était encore récente (elle n'a pas un an) et si je n'avais pour témoins Niccolò Lippomano, fils de Pieralessandro, Lazzaro Mocenigo, fils de Francesco, Giovanni Malipietro, fils de Niccolò, Giorgio Contareno, fils de Lorenzo, patriciens de Venise, les plus honnêtes et les plus nobles des jeunes gens, entre autres personnages innombrables par lesquels, si je mentais, je n'aimerais pas être convaincu de fausseté. Cet art, le Corse disait qu'il l'avait reçu d'un Français, qu'il avait eu pour précepteur dans sa jeunesse.<sup>48</sup>

<sup>46</sup> Pour une explication du titre *Nuits attiques*, voir la préface d'Aulu-Gelle, IV et X.

<sup>47</sup> « *Tum ille, fixo ad terram obtutu, magna nostra omnium expectatione, tacitus aliquamdiu stetit. Quid verbis opus est ? Vidi facinus, ut ille ait [Ter., Phor., 871], mirificissimum. Ὁ θαυμόντιος ἐκεῖνος exorsus loqui plane omnia, eodem ordine, nusquam prope insistens, nusquam haesitans, nobis stupentibus, reddidit. Rursus ita, ut primum, tertium, quintum, ac sic deinceps omnia diceret. Quo denique quisque voluerat ordine, sine ullo errore omnia referebat.* » (Muret, *Variae lectiones*, III, 1, p. 52).

<sup>48</sup> « *Diversabatur apud me Franciscus Molinus, patricius Venetus, adolescens optimarum artium studiis mirifice deditus, qui, cum se memoria parum firma esse sentiret, oravit hominem, uti se artem illam doceret. Vix ostenderat se id velle, cum Corsicus operam ei suam prolixissime detulit. Dictus est locus, dicta hora, ad quam cotidie convenirent. Nondum sex aut septem dies abierant, cum ille quoque alter nomina amplius quingenta sine ulla difficultate, aut eodem, aut quocumque alio libuisset ordine repetebat. Haec vix auderem litteris proferre, mendacii suspicionem reverens, nisi et res adhuc recens esset (nondum enim annus est) et Nicolaum Lippomanum, Petri Alexandri filium, Lazarum Mocenicum, Francisci filium, Ioannem*

La virtuosité de Muret atteint ici son apogée. Ce prodige, auquel il nous invite à croire tout en le présentant comme incroyable, voici que nous avons enfin un vrai moyen d'y accéder : si cette technique s'enseigne, l'auteur des *Variae lectiones* va sans doute nous l'apprendre à son tour, et nous pourrions ainsi juger sur pièces ? Mais ce nouvel espoir s'évanouit dans le retour du commentaire philologique. On notera l'humour de la dernière phrase, qui montre que l'auteur sait parfaitement accrédi-ter son discours, lorsque tel est son bon plaisir :

Je n'ai pas d'exemple à comparer à celui-ci, même dans l'Antiquité, si ce n'est peut-être celui de Cyrus, dont Pline, Quintilien, et d'autres auteurs latins ont rapporté qu'il retint les noms de tous ses soldats. Mais, pour être franc, je me suis toujours demandé s'ils y avaient bien réfléchi et s'ils étaient bien informés. Car Xénophon, source unique ou principale de leurs considérations sur Cyrus, ne parle pas d'un fait aussi incroyable. Il dit seulement qu'il retenait les noms « de ceux qui commandaient sous son autorité » : ce qui est louable pour un empereur, mais n'excède pas l'entendement. Si on le cherche, le passage se trouve au livre cinq de la *Cyropédie*.<sup>49</sup>

La suite présente deux autres exemples de mémoires prodigieuses, soit Simonide de Céos et Apollonios de Tyane : le Corse, lui, retourne dans la brume d'où il venait ; de sa mnémotechnique, nous ne saurons plus rien. Pour Jean-Marc Chatelain, les recueils d'observations philologiques développent un *sermo intimus*, construisent une communauté éthique et sont « une des formes que revêt la littérature de l'amitié à la Renaissance »<sup>50</sup>. Cette analyse, qu'il fonde sur une étude de Turnèbe, vaudrait certainement pour les *Variae lectiones* de Muret ; et c'est pourquoi Maïté Roux remarque à son tour, cette fois-ci chez notre auteur, une mise en scène de l'intimité<sup>51</sup>. Mais il faut aussi admettre que cette intimité, à défaut d'être de façade, trouve parfois ses limites, même pour le lecteur de bonne volonté. Nous restons sur le pas de la porte, et l'on pourrait se demander dans quelle mesure le présent chapitre n'obéit pas à une visée publicitaire : seuls les élèves de Muret admis à suivre ses cours privés, et qui sans doute payent pour cela, se trouvent en mesure de connaître le fin mot de l'histoire.

Certes, on peut prendre tout ceci fort au sérieux, comme cet anthropologue dans un article récent :

Les Veda ont été conservés de mémoire pendant des siècles. Sénèque se prétendait capable de répéter deux mille mots dans l'ordre même où ils venaient d'être prononcés. Dans le chapitre *De quorumdam admirabili memoria* de ses *Variae lectiones*, Marc-Antoine Muret cite le cas d'un jeune homme de Corse à qui il dicta lui-même deux ou trois mille mots « Grecs, Latins, Barbares » sans aucun rapport entre eux et qui, pour la plupart, ne signifiaient rien. Aussitôt, le jeune homme les répéta tous sans difficulté, affirmant que grâce à une technique secrète, il était capable de mémoriser trente-six mille mots aussi facilement (*Dictionnaire de Trévoux*, article mémoire, 1752). Les cultures qui privilégient la « mémoire naturelle » ont favorisé l'expression de prouesses mémorielles étonnantes<sup>52</sup>.

Et après tout, rien ne prouve en effet que Muret ne dise pas la vérité : Lippomano, Mocenico, Malipietro, Contareno ne sont peut-être pas de mèche, qui sait ? Mais on peut aussi bien lire les *Variae lectiones*, de préférence au *Dictionnaire de Trévoux*, et retourner à Xénophon, plutôt qu'à Pline ou Quintilien : n'est-ce pas pour lui-même que le texte réclame une étude scrupuleuse de la source ? Il apparaît alors que le premier chapitre du livre III développe une poétique de l'incrédulité tout à fait dans le goût des Lucien ou Rabelais. Celui qui écrit ces lignes n'a pu s'empêcher de songer, pour sa part, au fakir Sar Rabindranath Duval de Pierre Dac et Francis Blanche :

- Pouvez-vous dire le numéro de la carte d'identité de Monsieur ?
- Oui.
- Vous pouvez le dire ?

---

*Malipetrum, Nicolai filium, Georgium Contarenum, Laurentii filium, patricios Venetos, optimos et nobilissimos adolescentes, aliosque praeterea innumerabiles eius rei testes haberem. A quibus, si mentirer, vanitatem meam coargui nollem. Artem vero illam Corsicus accepisse se dicebat ab homine Gallo, quo puer domestico praeceptore usus esset.* » (Muret, *ibid.*, p. 53).

<sup>49</sup> « *Huic ego ne ex antiquitate quidem, quem opponam, habeo : nisi forte Cyrum, quem Plinius [Hist., VII, xxiv, 88, Quintilianus [Inst., XI, II, 50] et alii Latini scriptores tradiderunt, tenuisse omnium militum nomina. Sed hoc, ut verum fatear, semper veritus sum, quam considerate atque explore tradidissent. Xenophon enim, a quo illi vel uno, vel praecipue, quae de Cyro dicebant, accipere potuerunt, istud tam incredibile non dicit, sed tantum eum tenuisse nomina τῶν ὅφ' αὐτὸν ἠγεμόνων. Quod ut in imperatore laudibile est, ita non excedit fidem. Locus, si quis requirit, est libro quinto Παιδείας [III, 47].* » (Muret, *ibid.*)

<sup>50</sup> Jean-Marc Chatelain, « Les recueils d'*adversaria* », p. 183-185.

<sup>51</sup> Maïté Roux, *Les Variae lectiones de Marc-Antoine Muret*, p. 153.

<sup>52</sup> Joël Candau, « Du mythe de Theuth à l'iconorrhée contemporaine », *Revue Européenne des Sciences Sociales*, XXXVI, n° 111 (1998), p. 48, n. 8.

- Oui.
- Vous pouvez le dire ?
- Oui.
- Il peut le dire !

L’histoire de ce Corse, qui pourrait nous apprendre à retenir trente-six mille mots – il le pourrait ! – ne ressemble-t-elle pas à une vaste blague ? Si le rire « vient d’une attente qui se résout subitement en rien », comme le veut Kant<sup>53</sup>, le sens de ce chapitre tient dans une *vis comica* qui dépasse de loin la simple visée philologique, et dont peut seule rendre compte une lecture littéraire.

\*

On espère avoir montré, par la présentation de quelques pages, qu’une telle lecture rend hommage au geste sûr de l’artiste Muret dans ses *Variae lectiones*. Il faut bien avouer que toutes ne sont pas de la même qualité : certaines pointes nous paraissent plus émoussées, certaines allusions moins suggestives. Et cependant, elles ne sont pas non plus de la même facture ; et le commentateur découvrirait d’autres finesses, en étudiant d’autres passages. C’est cette seconde variété – des effets, et non pas seulement des références ni des sources – qu’on aimerait avoir ici mise en lumière.

Tristan VIGLIANO,  
Lyon, Université Lyon 2 – IHRIM / Aix – CIELAM

---

<sup>53</sup> « *Das Lachen ist ein Affekt aus der plötzlichen Verwandlung einer gespannten Erwartung in nichts* » (Kant, *Critique de la faculté de juger*, LIV, librement traduit en français par Henri Bergson, *Le Rire*, Paris, PUF, « Quadriges », 1995, p. 65).